

Prologue

Il n'y avait que trois passagers dans le car SNCF qui, en fin de soirée, remplaçait les autorails de la ligne TER. Au fond du bus, deux jeunes encapuchonnés cuvaient leur chichon, les écouteurs de MP3 vissés dans les oreilles. Proche de la porte, un homme, la quarantaine passée, tentait de lire un magazine automobile. Le visage poupin sous un chapeau marron, il était engoncé dans un pardessus de laine noir, une écharpe bleue nouée autour de son cou. Il regardait fréquemment à l'extérieur, tentant d'apercevoir le paysage fondu dans l'obscurité, puis il consultait sa montre.

Il se leva alors que le car passait un rond-point. Il demanda l'arrêt et s'avança jusqu'à la porte. L'environnement avait changé. À présent, la nationale était bordée de maisons. Les lampadaires éclairaient les façades d'une lueur blafarde un peu nauséuse.

L'autocar s'arrêta sans à-coups le long du trottoir. La porte s'ouvrit dans un gros soupir d'air décomprimé. L'homme hésita une fraction de seconde, puis s'élança en avant comme on se jette à l'eau. Dehors, il faisait étonnamment doux pour un mois de février. Un vent tiède assez fort balayait la route, venant du sud.

Après avoir observé les environs, l'homme s'en fut vers le nord d'un pas évasif, comme s'il était peu pressé d'atteindre son but. Soudain, il porta vivement sa main à son flanc, déboutonna son pardessus.

Son portable vibrait.

– Ouais ? grogna-t-il. Je viens d'arriver. Je serai là dans dix minutes... Non, inutile. Marcher me fera du bien... À tout à l'heure... Ah ! Tu dormiras ?

Il repartit d'un pas plus énergique. Il quitta le bord de la nationale pour emprunter le souterrain qui passait sous la route et rejoignait un lotissement pavillonnaire.

Dans ce tube bétonné, son pas résonnait comme s'il avait été seul au monde. Arrivé au milieu du tunnel, il lui sembla qu'un écho répondait au martèlement de ses semelles. Soudain inquiet, il se retourna. Quelqu'un s'était engagé à sa suite dans le boyau et marchait à grandes enjambées. Tétanisé, il resta figé tandis que la silhouette se rapprochait rapidement.

– C'est toi ? grommela-t-il lorsqu'il distingua le visage de l'arrivant. Mais qu'est-ce que tu fous là ?

Chapitre premier

– Le corps a été découvert ce matin vers 6 heures par un type qui allait à la gare. Pas joli, hein ?

L’homme gisait sur le dos dans une flaque de sang noirci. Son visage n’existait plus. Il avait été comme écrasé, broyé par on ne savait quel instrument.

– Des papiers ? grommela Séverac en détournant le regard.

Car le spectacle était difficilement soutenable, même pour un flic habitué aux meurtres les plus sordides.

– On lui a certainement fait les poches. Elles sont vides. Pas de portable non plus.

Séverac se tourna vers Javelas, un type court sur pattes au ventre hydro-pique.

– Culbuto, ratisse le secteur avec tes deux acolytes. On ne sait jamais, l’assassin a peut-être balancé son arme, ou même le portefeuille après l’avoir vidé.

– Moi, je dis que c’est les manouches qu’ont fait le coup. Quand ils se sont installés sur le parking du gymnase, j’ai tout de suite dit au maire que ça nous vaudrait que des ennuis.

Le policier municipal avait la conviction des simples d’esprit. Campé les jambes écartées, les bras dans le

dos, boudiné dans un uniforme de nylon bleu sombre, il portait tout un attirail de « robocop » à la ceinture. Ne lui manquait que le flingue, et cette absence devait lui être d'une grande frustration.

L'équipe de la Scientifique achevait de prendre des clichés. Le légiste ôtait ses gants, son premier examen terminé. Le substitut échangeait quelques mots avec le maire du patelin, un petit homme nerveux d'une quarantaine d'années. Le tunnel était éclairé par des projecteurs portables qui jetaient une lumière crue sur ces lieux sans âme, gris et sales.

Séverac renifla un coup, dégoûté. Ça puait la pisse.

– Vous avez une cigarette ? demanda le toubib.

Abel tira un paquet de Rothmans bleu de sa poche, le lui tendit, en prit une à son tour.

– Merci, dit le légiste en se penchant sur la flamme du briquet. J'espère que l'on ne considère pas ce souterrain comme un lieu public... Figurez-vous que l'autre jour, je me suis fait agresser sur le quai de la Part-Dieu parce que je fumais en attendant mon train ! Vous verrez qu'un jour, nous les fumeurs, on se retrouvera en cabane pour mise en danger de la vie d'autrui !

Séverac hocha la tête sans répondre. Couché tard après une soirée de libations avec des potes de passage, il était d'humeur bougonne. Il avait la gueule de bois à fleur de peau et rêvait d'un double express accompagné d'un verre d'eau glacée. Il songea que ce patelin devait abriter au moins un troquet en son centre et qu'il irait y poursuivre l'enquête dès que les huiles seraient parties et le cadavre embarqué.

– Vos premières conclusions ? demanda-t-il au toubib qui tirait sur son clope comme un rescapé d'asphyxie pompe l'oxygène du masque.

– La mort remonte à une huitaine d'heures. Soit, clas-

siquement me direz-vous, à minuit, heure habituelle de tout crime normalement constitué. Je le saurai plus précisément à l'autopsie, surtout si vous parvenez à me préciser l'heure de son dernier repas. L'arrière de la boîte crânienne a été défoncé par un ou plusieurs coups d'un objet contondant qui pourrait être une massette rectangulaire. L'assassin s'est ensuite acharné sur la face, qui est totalement enfoncée comme vous avez pu le constater. On dirait qu'il a voulu gommer les traits de sa victime... À partir de là, soit le type qui a fait ça est un déséquilibré, soit...

– Soit l'assassin a voulu maquiller son crime en acte de déséquilibré, compléta Séverac qui connaissait ses classiques.

– Vous avez tout compris, commissaire. Si on allait s'en jeter un ? Je me sens barbouillé. Le froid, peut-être ? Et vous-même ne me paraissez pas au mieux de votre forme. Abus nocturne de spiritueux, si je ne m'abuse. Vous devriez essayer l'homéopathie, le mal par le mal !

Il partit d'un gros rire. Il n'avait pas grand-chose de commun avec son prédécesseur, un homme frêle et chafouin aux mœurs équivoques.

Le maire apostropha Séverac :

– Commissaire, peut-on faire enlever le corps ? Ce passage est très utilisé par les enfants qui évitent ainsi de traverser la nationale.

– Si monsieur le substitut ne s'y oppose pas, on peut l'emmener.

Le policier municipal vint se planter devant lui.

– Je vous emmène au campement des manouches ?

– Que voulez-vous que j'y fasse ? Sachez qu'une enquête criminelle ne se mène pas sur la base de préjugés. Et préjugé pour préjugé, apprenez que lorsqu'un

manouche tue, c'est d'une façon normale, si j'ose dire. Au couteau ou d'un coup de fusil, mais jamais à coups de marteau !

– Ou alors, c'est un manouche qui a voulu maquiller son crime en acte de déséquilibré, rigola le légiste. Mais là, on nage en pleine science-fiction.

*

Il y avait trois bistrots dans le village. Une honnête moyenne, si l'on considère que dans certaines localités de la France profonde, il n'y en a plus un seul. Le choix aurait pu être cornélien si l'un des trois ne s'était largement détaché du lot. Il offrait une terrasse accueillante qui donnait sur un terrain de boules ombragé de platanes. Certes, la terrasse n'était pas utilisable en cette saison, mais elle constituait un indice de convivialité qui mit d'accord le légiste et Séverac sans qu'il fût nécessaire de discuter.

Javelas et les deux « bras cassés » suivaient à quelques pas. Leurs investigations n'avaient rien donné, mais ils étaient ravis de pouvoir s'alcooliser de si bon matin.

Le légiste ne les déçut pas, commandant deux pots de mâcon blanc et du saucisson, que l'on servit avec du pain frais d'excellente qualité.

Le patron du bistrot, la soixantaine, avait une belle voix grave et un visage d'honnête homme au sourire facile.

– Vous êtes là pour ce meurtre ? demanda-t-il. Pas joli, à ce qui se dit dans le pays. On sait qui est la victime ?

– Pas encore, répondit le légiste, la bouche pleine. Le visage remodelé à coups de massette, faut y voir ! Sa propre mère ne le reconnaîtrait pas, ce pauvre homme.

Trois pochards étaient accoudés au zinc et buvaient un canon de rouge en remplissant des formulaires de PMU. Ils grommelaient des bouts de phrases indistinctes d'où surnageaient les mots « manouches » et « crouilles ».

Séverac éclusa son verre de blanc. Il ne savait trop par quel bout attraper l'enquête. Tant que la victime n'aurait pas été identifiée...

C'est là que Javelas le stupéfia.

– Y'a des cars qui s'arrêtent sur la nationale vers minuit ? demanda-t-il au cafetier.

– Je vais vous dire ça, j'ai les horaires. Il me semble bien.

Il farfouilla dans des papiers, chaussa des lunettes.

– Ouais, fit-il. Un car SNCF à minuit moins cinq. En principe, il s'arrête à la gare, mais lorsque les passagers le demandent, il les dépose à l'arrêt des cars du Rhône qui est sur la grand-route.

Culbutto vint se rasseoir, le regard fier. Séverac lui remplit son verre.

– Chapeau, Javelas. Te voilà occupé pour la matinée. Dès que tu auras terminé ton verre, embarque tes frères siamois et retrouvez-moi le conducteur de ce car. Tu m'appelleras lorsque tu auras du nouveau.

Le légiste rigolait :

– Ben mon vieux ! Vous ne poussez pas vos collaborateurs au zèle, commissaire. Le voilà bien récompensé pour sa trouvaille, le pauvre gars. Allez, soyez humain, remettez votre tournée avant qu'ils partent !

Grand seigneur, Abel commanda deux nouveaux pots et une autre assiette de charcuterie. Ses « bras cassés » mettaient les bouchées doubles, conscients du devoir qui les appelait. À leur grande joie, le patron remit sa tournée. Abel sentait sa gueule de bois s'éloigner et une

certaine euphorie le gagner. Mais il savait que c'était provisoire et que plus dure serait la rechute !

Le policier municipal entra avec fracas. Il fut salué par le bistrot d'un « salut Jean-François ». Il se planta devant la tablée, le regard réprobateur.

– Vous prenez un verre ? proposa le légiste dont la trogne avait rougi.

– Je ne bois jamais ! refusa Robocop avec une indignation à peine masquée. Surtout pendant le service !

– Qu'est-ce que ça doit être en dehors, ricana le toubib en liquidant le dernier pot.

– En tout cas, ça ne vous a pas coupé l'appétit ! Monsieur le commissaire, il y a une dame du village qui vient d'appeler, affolée. Son mari devait rentrer vers minuit, mais elle ne l'a pas trouvé au réveil ! Je me demandais si...

– Excellente déduction, le félicita Séverac. Je pense que nous allons identifier notre mort. Donnez-moi, je vous prie, les coordonnées de cette personne.

– Je vais vous accompagner, c'est un peu dur à trouver.

*

« M. ET MME LECOIN JEAN-PHILIPPE » : c'était écrit sur la boîte aux lettres. Un pavillon quelconque dans un lotissement récent où les maisons, toutes différentes, avaient néanmoins une certaine unité architecturale.

Une Mini noire stationnait devant le portail.

– Vous pouvez me laisser, ordonna Séverac.

Le policier municipal eut du mal à obtempérer. Il devait penser qu'ayant informé le commissaire, il avait le droit d'assister à la suite. Séverac lui jeta un coup d'œil incisif. Il se décida alors à remonter dans son antique 205 tricolore et démarra en faisant crisser les pneus.

Abel sonna. La porte s'ouvrit sur une femme d'une quarantaine d'années, brune aux cheveux courts, vêtue d'un pantalon et d'un top noirs. Le visage était plutôt agréable malgré l'expression, à la fois arrogante et vulgaire.

– Madame Lecoin ? Commissaire Séverac, police judiciaire. Puis-je entrer ?

– Il est arrivé quelque chose à Jean-Philippe ?

Une pointe d'inquiétude avait traversé son regard, humanisant un peu son expression.

Elle conduisit Abel dans un salon meublé d'imitations Empire.

– Madame, vous avez appelé tout à l'heure la police municipale...

– Non, la gendarmerie.

– Soit. Vous avez appelé la gendarmerie pour signaler que vous étiez sans nouvelles de votre mari, lequel devait rentrer dans la nuit.

– Est-ce qu'il a eu un accident ?

– Je ne sais pas encore, avoua Séverac. Était-il en voiture ?

– Non. Sa voiture a été pulvérisée dans un accident la semaine dernière. Hier, il avait une soirée entre collègues qui s'est achevée vers 23 heures. Il a pris le car SNCF qui passe à minuit sur la nationale. Je l'ai appelé à cette heure-là, il venait d'arriver. Je lui ai proposé de venir le chercher, mais il a refusé. Il préférerait marcher. Alors, j'ai pris des somnifères, car j'ai du mal à dormir sans, et je me suis endormie. Ce matin, j'ai emmené ma fille à l'école et ce n'est qu'au retour que je me suis inquiétée de ne pas le voir.

– Vous ne vous êtes pas aperçue qu'il n'était pas là en vous réveillant ? s'étonna Séverac.

– Nous faisons chambre à part. J'ai été voir dans la

sienne, elle était vide, le lit n'avait pas été défait.

– Savez-vous comment il était vêtu hier ?

Elle réfléchit un instant.

– Bah, il s'habille toujours pareil, un costume gris, des chaussures noires. Je pense qu'il avait une chemise bleue. En cette saison, il porte un manteau trois-quarts noir et peut-être une écharpe.

– Sa corpulence ? Taille, poids...

Elle trépigna soudain.

– Mais à la fin, me direz-vous ?

– Madame, répondit-il avec gravité, avant de vous dire quoi que ce soit, je préfère vérifier un certain nombre de choses. Répondez, s'il vous plaît, à cette dernière question.

– Il fait un mètre quatre-vingt-cinq pour cent cinq kilos, bredouilla-t-elle. Il est brun.

La messe était dite. À quatre-vingt-dix-neuf pour cent, l'homme de ce matin était bien Jean-Philippe Lecoin.

*

Il avait appelé Annie et Nicolas en renfort. Il allait falloir interroger le voisinage. Lui se réservait les collègues qui avaient passé la soirée avec Lecoin la veille au soir.

L'épouse Lecoin avait pris la nouvelle avec davantage d'ennui que de peine. Manifestement, ce n'était pas ou plus le grand amour. Et d'ailleurs, ne faisaient-ils pas chambre à part ?

Il retourna à Lyon muni d'une photo d'identité récente et des numéros de téléphone de la famille. Un fixe et trois portables. Heureusement, un seul opérateur, ce qui simplifierait les démarches, mais n'en coûterait

pas moins un saladier à la justice : quatre-vingts euros par portable pour obtenir un listing des appels reçus et émis.

Abel se sentait grognon. Bien sûr, il y avait les séquelles de la soirée. Mais surtout, il ne parvenait pas à sentir cette enquête, et ça l'agaçait. Le mode opératoire pouvait laisser supposer que l'assassin était un déséquilibré, qui aurait agi au hasard, et on trouverait peut-être, en fouillant les archives, un ou plusieurs meurtres commis selon ce même mode. Mais dans ce cas, il était à craindre que faute de parvenir à serrer le maniaque au plus vite, d'autres meurtres à la massette fussent commis dans un horizon plus ou moins proche.

Pourtant, Abel reniflait autre chose. Il y avait la quasi-absence de réaction de la veuve Lecoïn, presque de l'indifférence. Il émanait de cette femme quelque chose de malsain. Il s'ébroua. Il était en train de s'enfermer dans des préjugés, ce qui était la meilleure façon de fourvoyer une enquête dans une impasse.

Il avait mal au crâne. Il arrêta sa voiture devant une pharmacie, acheta un tube d'Aspirine 1000 dont il prit immédiatement un cachet. La pharmacienne, une personne entre deux âges, lui avait consenti un verre d'eau de mauvaise grâce, et restait plantée en face de lui, attendant qu'il déguerpît.

Il avala la potion, remercia la potarde hostile et s'éclipsa. Une paire de flics à vélo entourait sa voiture garée en double file. Il montra sa plaque.

– Ça ne vous donne pas le droit de vous garer n'importe comment, lui rétorqua-t-on avec agressivité.

Il en fut quitte pour attendre sa prune. Il en profita pour appeler Javelas. Celui-ci avait le nom et l'adresse du chauffeur du car, qui était de repos. Il envisageait de l'entendre chez lui, mais attendait la fin de la matinée.

Pour être flic, il n'en était pas moins respectueux du sommeil des travailleurs nocturnes.

– Pas besoin d'être à trois pour ça, dit Abel. Tu t'en occupes. Demande de ma part à tes deux acolytes de s'occuper de l'affaire d'Oullins. Il faut privilégier la piste du trafic de chichon. Le juge a signé ce matin un mandat au nom du jeune con qui roule en BM noire. Qu'ils lui mettent la main dessus et qu'ils le passent sur le gril. Tu retourneras les aider lorsque tu en auras fini avec le chauffeur. À tout à l'heure.

Le brigadier attendait, le visage sévère, qu'il eût terminé pour lui donner sa contredanse.

– Vous auriez pu la glisser sous l'essuie-glace, rigola Séverac qui jeta le carton dans la voiture avant de démarrer sur les chapeaux de roue.

Lecoin était technico-commercial dans une boîte de BTP dont les bureaux étaient dans le huitième. Abel comptait interroger les collègues avec lesquels il avait passé la soirée de la veille. Il voulait en apprendre davantage sur le personnage, dont il ne connaissait pratiquement rien, hormis le fait qu'il était marié avec une pétroleuse qui avait dû lui faire porter des cornes longues comme ça.